
M A N U S C R I T

REGARDE-MOI QUAND JE TE PARLE

de Monica Isakstuen

traduit du norvégien par Marianne Ségol-Samoy

cote : NOR19N1170

année d'écriture de la pièce : 2018
année de traduction de la pièce : 2019



Pièce traduite avec le soutien de NORLA
et Norske Dramatikeres Forbund (Norvège).

PARTIE 1

La pièce est neutre. Trois portes et quelques fenêtres. Un canapé simple, une table simple, peut-être une paire de chaises. Nous ne savons rien de précis à propos de cet espace, si c'est un salon ou une salle d'attente, une salle de réunion, la salle commune d'une institution ou une arrière-pièce. Nous ne savons pas depuis combien de temps la pièce est restée ouverte ou fermée.

Ceux qui jouent ont tous les âges.

MOI

MON FILS

*

J'entre par une des portes.

MOI

C'est important, ça.

De s'asseoir de temps en temps.

Quand ce n'est pas vraiment le moment.

Comme ça.

Voilà.

Il faut le faire de temps en temps. Se pencher en arrière et se reposer. Se décontracter le dos, les épaules, la tête.

Comme ça.

Et le ventre. Décontracter les muscles à l'intérieur. C'est sans doute ce qu'il y a de plus dur.

Juste relâcher le ventre, le laisser déborder de la ceinture. Tout lâcher et fermer les yeux.

Comme ça.

C'est plus facile de laisser sortir le ventre et de tout lâcher quand on ferme les yeux.

Et alors c'est plus facile de respirer profondément.

Inspirer expirer. Inspirer expirer.

Et quand on a fait ça un moment, on doit se demander : comment je vais, en fait ? Qu'est-ce qu'il y a au fond de moi ? Là, à l'intérieur. Qu'est-ce que je ressens juste maintenant ? Parce que ce n'est que là, quand on est assis comme ça, détendu et en contact avec soi-même, qu'on peut vraiment ressentir les choses.

Comment je vais, en fait ? Qu'est-ce que je ressens, là ?

De la joie, je crois.

Oui.

De la joie.

Je vais bien.

Je vais vraiment bien.

J'ai beaucoup de raisons de me réjouir.

Le printemps dehors, les jours qui deviennent de plus en plus clairs, mon enfant qui est là –

Mon fils.

On devrait faire un tour à vélo.

Dors petit homme // le jour est terminé. Tous les enfants dans tous les pays // dorment.

Dors de la tête jusqu'aux pieds // dors mon petit chéri.

Le renard dort aussi // la queue sous sa tête.

Quand on a un enfant

On est si facilement ému.

Pas vrai.

Ou plutôt.

On est si vulnérable.

Alors repose-toi. Petit homme. Le jour est maintenant terminé.

Petit. Petit. Petit.

Homme.

Le jour est maintenant terminé.

Mais... oui !

J'ai vraiment beaucoup de raisons de me réjouir.

C'est trop facile d'oublier toutes les choses de la vie qui méritent d'être appréciées.

C'est pour ça que c'est bien de faire des listes.

Les choses qui me remplissent de joie, je les écris en premier.

Et puis deux points :

Le printemps, les jours qui deviennent de plus en plus clairs, mon enfant là –

Ou des choses moins importantes comme la croûte dorée et croustillante d'un pain qui vient de sortir du four.

Le beurre qu'on étale sur ce pain.

Et les plantes. Des plantes vertes et vivifiantes.

Et je peux me mettre debout.

Toutes les parties de mon corps fonctionnent.

Ce genre de chose qu'on peut facilement considérer comme allant de soi. Un corps. Un cœur en bonne santé. Des nerfs qui envoient des informations aux muscles qui s'étirent et se contractent. Le tissu adipeux. Le tissu conjonctif.

Quand tout ce qui a été radiographié, scanné, examiné est comme il doit être. Ça ne va pas de soi.

En ce moment, par exemple, une autre femme est assise dans une autre pièce et se tord de douleur à cause de quelque chose à l'intérieur d'elle dont elle ne sait encore rien pour l'instant, parce que son corps n'a pas été radiographié mais quand il le sera, ils trouveront quelque chose, une boule qui pourra la tuer, lentement.

Ce qui n'est pas mon cas.

Moi je suis là.

En bonne santé.

Ça me remplit de joie.

Les toutes petites choses, ce sont celles dont on prend conscience avec le temps. Les petites choses comme ça. Mettre un pied devant l'autre.

Comme ça. Voilà.

Ce pied-là. Puis celui-là. Puis de nouveau celui-là.

Quand on voit les choses comme ça, on peut aussi noter avec une certaine joie qu'on a des raisons de se réjouir des toutes petites choses.

Pouvoir se lever, mettre un pied devant l'autre, poser sa main sur une poignée de porte, sortir de la pièce, fermer la porte derrière soi.

Mon fils entre dans la pièce.

MOI

Qu'est-ce que tu fais ici ?

Il est tard ?

MON FILS

Non pas vraiment.

MOI

Si. Il est tard. Tu ne dois pas être ici. Tu dois être là-bas.

J'ai chanté pour toi, je t'ai caressé les cheveux, je t'ai dit bonne nuit, je suis sortie et j'ai refermé la porte derrière moi. Tu dormais.

MON FILS

Je ne dormais pas.

MOI

Tu dormais.

MON FILS

Bon ok. On dit ça. Je dormais.

MOI

Alors pourquoi tu es ici ? Je me pose la question.

MON FILS

Je suppose que je me suis réveillé.

MOI

Réveillé ? À cause de quoi ?

MON FILS

Je ne dis pas que je me suis réveillé, je dis : je *suppose* que je me suis réveillé.

Si je m'étais d'abord endormi.

MOI

Donc tu ne sais pas.

MON FILS

Non.

MOI

Si tu dors ou si tu es réveillé.

MON FILS

Non. Je suppose que non.

MOI

C'est étrange de dire ça. De ne pas savoir dans quel état on se trouve. Quelque chose de si différent. Dormir ou être réveillé. Si je pouvais donner mon opinion, je dirais que tu dors.

MON FILS

Alors c'est ce que je fais.

MOI

Oui. Parce que qu'est-ce qui t'aurais réveillé ?

Ici tout est calme.

Y a pas un bruit.

Mon fils recule peut-être vers la porte par laquelle il est entré.

MOI

Allez, allez. Viens ici.

Viens ici.

Assieds-toi là.

Pose ta tête sur mes genoux.

Comme ça.

MON FILS

Alors je continue à dormir.

MOI

C'est ça.

MON FILS

Peut-être que dans un rêve - un garçon se lève de son lit et quitte sa chambre, il va dans l'entrée, passe devant les chaussures, les manteaux, les sacs-à-dos et les bonnets mouillés en train de sécher, il continue, il continue vers la porte qui est lourde, un enfant doit utiliser toute sa force pour l'ouvrir et c'est ce qu'il fait, il utilise toute sa force pour l'ouvrir. Maintenant il est dehors, la porte claque derrière lui et personne n'entend.

MOI

Sa mère entend.

MON FILS

Mais elle ne comprend pas ce qu'elle entend.

Un bruit lointain, suffisamment fort pour qu'elle se redresse dans son lit. Maintenant elle est assise et elle regarde l'obscurité d'un air désorienté.

MOI

Hé ho ?

Y a quelqu'un ?

Hé ho ?

MON FILS

Elle écoute.

MOI

Non.

Rien.

Qu'est-ce qui m'aurait réveillée ?

Ici tout est calme.

Y a pas un bruit.

MON FILS

Mais soudain tu te souviens.

MOI

Oui. Soudain je me souviens.

MON FILS

Et alors tu agis rapidement !

MOI

Je n'ai même pas le temps d'enfiler ma robe de chambre,

Je sors comme ça, en sous-vêtements.

Je fonce à travers l'entrée, je passe tous les obstacles ; le tabouret, les manteaux, ton sac, le tas de chaussures devant la porte –

MON FILS

Parce que tu sais qu'il faut faire vite !

MOI

Mon dieu, on habite au huitième étage, je t'ai vu te pendre à la balustrade quand je rentrais du travail, je sais quelle distance il y a jusqu'en bas, trente mètres au moins, de la balustrade, j'imagine ton corps tomber, se fracasser sur le béton, les gros titres des journaux le lendemain.

MON FILS

Là tu exagères de nouveau.

MOI

Qu'est-ce que tu fais dehors !? Tout nu et... mon dieu, rentre, tu ne peux pas rester là -

MON FILS

C'est là que tu vois. L'intérieur de mes cuisses est mouillé et peut-être aussi ma queue.

MOI

Ton zizi.

MON FILS

Appelons une queue une queue.

MOI

Non.

MON FILS

Bon ok. On dit ça.

Zizi.

MOI

Oui.

MON FILS

Tu me ramènes dans l'entrée, vite vite, et tu refermes la porte derrière toi. Tu attrapes ton écharpe, ton écharpe en soie grise et -

MOI

Tu te souviens de ça ?

MON FILS

Tu m'essuies. Les cuisses et... le zizi.

MOI

Les mains aussi.

MON FILS

Tu étais dans la cage d'escalier en train de te MASTURBER ?

MOI

Qu'est-ce que je pouvais dire ?

MON FILS

Qu'est-ce que JE pouvais dire ?

MOI

Je crois t'avoir dit que tu devrais avoir honte.

MON FILS

Oui.

MOI

Et je t'ai peut-être dit excuse-moi.

MON FILS

Non.

MOI

S'excuser est une option. Quelque chose qu'on PEUT faire, pas qu'on DOIT faire. Ça doit sembler juste pour celui qui le fait.

MON FILS

Si tu t'asseyais dans un canapé, que tu penchais ta tête en arrière et que tu respirais profondément, tu te sentiras vraiment bien après.

MOI

Oui.

...

Ok.

Excuse-moi.

Tu t'es juste promené en dormant.

Un garçon. Un enfant.

Tu n'as fait de mal à personne, tu n'as pas été agressif, ni blessant.

MON FILS

Je me suis juste un peu masturbé dans la cage d'escalier.

MOI

Arrête. C'est moche de dire ça comme ça. Ça fait préparé, calculé. J'appellerais plutôt ça de l'exploration.

Oh ces garçons.

MON FILS

On a le droit de faire ce qu'on veut.

MOI

J'ai pas dit ça.

MON FILS

Après je mets le feu à la maison de poupée dans l'arrière-cour.

Dans le bac à sable je pousse toutes les filles.

Je leur dis que je veux pas d'elles à mon anniversaire.

T'entends !

Je veux pas !

Les filles ça sent mauvais !

MOI

Oh ces garçons.

MON FILS

Quand je colle ma queue entre les seins de la fille d'à côté.

MOI

Oh ces garçons.

MON FILS

Elle dit qu'elle veut pas.

MOI

Alors il faut peut-être que tu la laisses tranquille.

MON FILS

C'est toi qui dis qu'elle s'habille comme une pute.

MOI

Quoi qu'il en soit, tu ne dois te coller nulle part et contre personne.

MON FILS

Oh non.

MOI

Mon dieu. On pourrait commencer à se demander.

Est-ce que c'est ma faute ?

MON FILS

Ta faute ?

MOI

Bien sûr que je me le demande. Toutes les mères se demandent. Et ça ne s'arrête jamais. Quand je me penche en arrière et que je relâche le ventre, je me pose la question : est-ce que c'est ma faute ? Est-ce que j'aurais dû faire les choses différemment ? Je me demande. Tout tourne dans ma tête.

MON FILS

Ce sont juste des petites blagues de garçons.

C'est un bon garçon.

Oublions ça et passons à autre chose.

Oh ces garçons. Baisse les épaules.

MOI

Oui. C'est ce que je me dis. Dans ma tête.

MON FILS

Qu'est-ce qu'il fabrique, en fait ? Est-ce que c'est normal ?

MOI

On peut contrôler ses pensées. On peut décider ce qu'on veut mettre en évidence.

MON FILS ET MOI

Il ne faut pas chercher des explications sur tout dans son enfance.

MOI

En effet.

MON FILS

Et d'ailleurs, on ne doit pas non plus regarder l'époque où on n'était pas encore né.

MOI

JE NE VOULAIS PAS,

Je ne voulais pas,

Jenevoulaispasjenevoulaispasjenevoulaispas !

Pendant tellement d'années JE NE VOULAIS PAS,

Et puis,

Tout à coup-

Je voulais.

MON FILS

DE TA MÈRE TU VIENS, AUPRÈS DE TA MÈRE TU RESTERAS !

MOI

De la biologie ronflante.

Un corps perfide portant son propre potentiel dans la panique, impose au dernier moment ses exigences.

MON FILS

IL FAUT QUE ÇA AIT LIEU MAINTENANT.

MOI

Tu n'approcheras jamais ce sentiment de près. Tu ne comprendras jamais, tu la regarderas et tu diras : « *Comment tu peux dire un jour de façon si détendue que tu ne veux pas d'enfant pour, l'instant d'après, en vouloir furieusement un ?* »

MON FILS

Comment ça se fait qu'un têtard nage dans une mare un jour et que le jour suivant, il soit une grenouille qui saute ?

Comment ça se fait qu'une limace noire soit de sexe féminin un jour et le jour suivant de sexe masculin, et vice et versa ?

Comment ça se fait que le châtaignier soit en fleurs un jour et que le jour suivant, tout le blanc soit par terre comme s'il ne s'était rien passé ?

MOI

Quand tu dors, je peux tout dire.

Quand tu dors, je peux avouer que parfois j'aurais souhaité que tu sois le premier à être sorti de moi, entre mes cuisses,

À avoir glissé

Par terre

Le long de mes jambes

À avoir été étendu entre mes pieds, en donnant l'impression de te fondre dans la moquette de ma chambre d'étudiante. À ressembler à une moule dans sa coquille.

MON FILS

Tu veux dire, à une huître ? Je/il/ça gît sur le sol et je/il/ça ressemble à une huître dans sa coquille. Tu sais ce qu'on décroche et qu'on avale, ce qui est soi-disant vivant.

MOI

Non, non. Mort.

MON FILS

Je dors, de toute façon j'entends pas.

MOI

Il faut être pragmatique.

MON FILS

Tu te dis à toi-même.

MOI

C'est un choix, c'est tout. Un droit humain.

MON FILS

Tu savais qu'on demande aux soldats s'ils peuvent imaginer tuer si c'était nécessaire ? Et quand ils rentrent au pays, on leur demande s'ils l'ont fait, *tu as tué quelqu'un ?*

Mais les femmes, elles, on les laisse tranquilles, on ne leur demande pas.

Pour quelle raison tu tuerais quelqu'un ?

MOI

Mais ce n'était pas quelqu'un !

Ce n'était même pas un enfant !

Ce n'était pas un enfant comme toi, ce n'était pas un être humain,

C'était juste des cellules qui s'étaient divisées. Se séparer de cellules on le fait tous les jours.

Quand on se ronge les ongles, quand on se coiffe les cheveux, quand on se gratte une croûte.

MON FILS

Voilà.

Parti.

MOI

On peut contrôler ses pensées. On peut décider ce qu'on veut mettre en avant. Il ne faut pas chercher des explications sur tout dans le passé. On ne va pas perdre du temps à se demander à quoi il aurait ressemblé et ainsi de suite. Il faisait juste zéro virgule cinq millimètres, c'était juste des cellules qui s'étaient divisées, c'était juste un petit point.

MON FILS

Tous ceux que je connais ont été un petit point.

Toi aussi tu as été un petit point, maman.

Et moi aussi.